

25  
Saül premier roi des Juifs, et sa pièce attend depuis vingt ans qu'un directeur audacieux et intelligent veuille bien la présenter au public. M. Jacques Copeau joue la périlleuse partie au Vieux-Colombier, et ce n'est ni un triomphe ni un échec.

M. André Gide a pourtant beaucoup de talent (peut-être en a-t-il trop). Il aime les héros impossibles, les situations exceptionnelles, presque inhumaines. Or la Bible est immensément humaine ; l'écriture en est simple, presque naïve, même dans le plus sublime lyrisme. Mais M. Gide reste prosaïque dans ses moindres exaltations. Il se retient, il craint la rhétorique, l'émotion verbale, la couleur des images, la spontanéité. Il se vante de pratiquer « l'artificielle contrainte », d'« à l'idée, pense-t-il, doit jaillir plus belle et plus forte. Hélas ! elle reste souvent étriquée. M. Gide est le dernier dilettante, le dernier maître de « petite chapelle », mais la Bible est le temple, ouvert à tous, de la grande nature. La source

où il a puisé son *Saül* chante trop clair, pour que M. Gide ne fût point tenté de la troubler dans les replis compliqués de ses méninges.

En fait, du Grand Roi qui, abandonné de tous, Dieu, prophètes, épouses, enfants, cherche vainement à s'appuyer sur la jeunesse de son fils ou de David, pour finir lamentablement au côté des démons qui le tourmentent, M. Gide fait un neurasthénique qui pécore inlassablement, quatre heures durant, sur ses petites misères. Or le théâtre n'est pas la maladie, mais la vie. Il exige l'action et non l'hésitation stérile.

L'interprétation toujours si intelligente des artistes du Vieux-Colombier la sauve heureusement de la monotonie. M. Jacques Copeau se dépense dans le rôle écrasant de Saül dont il a marqué supérieurement la déchéance mais aussi la grandeur. M. Pierre Daltour est un beau David. MM. Jouvet, Bacqué, Savry, Vibert, Mmes Blanche Albane et Carmen d'Assilva donnent du relief aux scènes épisodiques.



*La Revue de Marigny* de M. Zepé et Battaille-Henri est frondeuse. N'allez pas croire qu'il y manque l'habituel cortège des petites femmes, mais, je le répète, l'originalité de *la Revue de Marigny* réside surtout dans la satire offerte avec tact, mais non sans âpreté en des scènes comme *la Libre Amérique*, *l'Éducation sexuelle*, *l'Apache-Roi*, *les Fureurs d'Antinéa*, et il faut signaler particulièrement trois numéros divertissants et vraiment « rosses » : *Le cirque international* où M. Loyd présente les clowns du jour, Tchatchérine, clown Georges, clown Arist'le, Jonathan, les sœurs Francis-Belgica, M. Walter (Rathenau), *le Cabaret des Ding's-Ding's* où la bonne chère et le champagne sont remplacés par la « coco », le haschisch, l'éther, tous les poisons des lugubres nocceurs du jour.

Des artistes pleins de verve méacent cette ronde des actualités : Milton, Pizani, Serjias, Delphin, Gilbert-Battaille, puis Mmes Cassive, Fabris, Peggy-Vère, mousseuse petite anglaise, Jane Pierly.

Paul GRANET.

Aucun livre d'histoire ne se peut comparer à la Bible. L'évolution du peuple juif y est retracée dans une langue mâle, avec une magnificence d'images, une hardiesse de pensée qui n'exclut pas la précision et la familiarité du détail. La puissance divine et la faiblesse humaine éclatent à chaque verset de l'Ancien Testament comme des éclairs. Entre ces deux pôles de l'humanité que sont notre grandeur et notre néant, fermentent toutes les passions, tous les vices, toutes les sublinités et toutes les misères.

Aussi peu d'écrivains osèrent-ils s'inspirer de la Bible.

Seul, l'esprit chrétien de Racine réussit à exprimer en vers français la majesté terrible d'Athalie ou la grâce fragile d'Esther.

Enfin, M. André Gide s'attaque à

